

dans tous les esprits, depuis longtemps imbus d'idées nationales.

Alors tombèrent aussi ces divinités de la nature et des nationalités, l'Osiris et l'iris des Egyptiens ; le Jupiter et l'Apollon des Grecs le Jehova des Juifs, qui n'avait pu ni aider ni sauver leur nation, et à leur place s'éleva l'*Universel*, le Dieu de l'humanité, le frère de tous les hommes, dont on s'accoutume à considérer le Christ comme l'envoyé et même comme un Dieu incarné, qui, pour cette raison, fut appelé Christ et Messie, Homme-Dieu et Thaumaturge.

“ Au sein du Christianisme s'est manifestée, sous forme religieuse, une période nouvelle dans l'histoire de l'humanité : c'est celle de l'homme spirituel, de l'émancipation de l'homme de sa nature individuelle, et des frontières des nations. L'homme s'est conçu lui-même, non plus comme Juif, comme Grec et comme Romain ; il s'est posé dans un monde idéal, le ciel, comme un être pur, libre, spirituel, entièrement délivré de toute individualité naturelle, identique avec Dieu ; et dans le démon et dans l'enfer, il a reconnu l'homme charnel, naturel, égoïste, qui l'a livré à son malheureux destin.

“ De même que les hommes avaient vu en Jésus un individu fait homme et rédempteur des hommes, c'est-à-dire ramenant le genre humain du péché, de la *charnalité* et de l'égoïsme à l'unité éternelle, de même, après la mort de Jésus, il se forma peu à peu un sacerdoce ou une hiérarchie imprimée d'éléments payens et surtout romains, dans lequel le peuple croit posséder en quelques individus son Dieu et son Christ toujours présents. On établit en même temps, comme éléments de la doctrine chrétienne, le dogme de cette hiérarchie, tel qu'on le trouve dans les symboles soi-disant apostoliques, et tous ceux qui avaient des croyances différentes furent irrémisiblement condamnés. C'est par l'intermédiaire de cette hiérarchie et de ces symboles que l'homme cherche un médiateur entre Dieu, le ciel et la vie bienheureuse.”

Il ne faut pas croire que cette hardiesse de langage et de pensées soit une exception, elle constitue au contraire le caractère général et permanent de l'enseignement dans toutes les universités allemandes. Devant ce triomphe du panthéisme, que voulez-vous que devienne la pauvre Eglise évangélique de Prusse ? Elle a vécu, pour parler comme un de ses membres les plus distingués.

En Hollande, dont la population est moitié catholique, moitié protestante, les universités s'appliquent également à détruire la divinité du Christ. Aux universités de Leyde, d'Utrecht et de Groningue, on établit avec plus de talent que de logique peut-être, la prééminence de la raison humaine sur les débris du christianisme.

En Russie, nous nous trouvons en face des bourreaux, des prisons et des glaces de la Sibérie. Dans ce pays, les missionnaires sont armés de fouets et accompagnés de soldats, espèces de brutes mécaniques, qui n'ont d'humain que le physique. Le nom de catholique est un titre de proscription, et les annales des Césars immortalisées par Tacite, pâlissent devant les annales de la Russie moderne. Il est difficile de rencontrer dans l'histoire des sacerdoxes, un clergé plus brutal et plus ignoble que le clergé russe. Le pape grec en Russie est la perfection de l'ignorance et de la dégradation morale ; il ne pense pas, car il ne sait pas ce que c'est que penser. Il ignore absolument la pensée, et quand il la connaîtrait, il n'oserait lui donner asile ; l'empereur ne le veut pas. L'ignorance, la saleté, l'ivrognerie et la débauche forment la vie fangeuse et misérable des papes russes.

En Autriche, où la pensée est également poursuivie comme le paysan de la Gallicie poursuit son seigneur, le clergé est bureau-

cratisé ; il ne peut, ni se mouvoir, ni marcher, pas même lire son bréviaire sans l'assentiment des bureaux de la chancellerie autrichienne. On ne voit jamais d'évêque des états autrichiens voyager et faire une fois dans sa vie le voyage de Rome. Si pareille infraction se commettait, M. de Metternich en serait troublé dans ses combinaisons. A Rome, on ne rencontre que des évêques français, irlandais, anglais catholiques et américains du Nord ; jamais d'évêques autrichiens.

Les missions catholiques et protestantes ont pris une extension vraiment extraordinaire dans les cinq parties du monde. Les sociétés bibliques, surtout dans l'intérêt du protestantisme, ont fait des efforts surhumains, pour ainsi dire, afin de répandre l'Evangile partout. Nous avons cependant que les résultats obtenus ne sont en rapport ni avec la grandeur des sacrifices, ni avec la constance déployée dans cette entreprise. Les églises protestantes en général comptent trente-deux sociétés principales, et trente-sept sociétés secondaires, des missions qui entretiennent 10,000 missionnaires des deux sexes. La société Biblique d'Angleterre a répandu seize millions de Bibles, traduites en cent soixante langues et idiômes. Dans l'empire d'An-Nam ou Indo-Chine, le sang chrétien coule, et la persécution y dure encore. Les missionnaires catholiques sont presque tous des prêtres français. Au Tonquin, en Cochinchine, on continue de les condamner à la cage, et le plus souvent à mort. Le Japon persiste plus que jamais à leur fermer ses portes, et tout missionnaire surpris sur les côtes est tué immédiatement.

L'Afrique, ce continent encore si peu connu, est cerné de toutes parts par des missions catholiques : au nord, à l'occident, au sud et à l'orient. La côte orientale néanmoins est celle qui se montre la plus intraitable et la plus inhospitalière.

En résumé, comme vient de le dire le P. Lacordaire, dans sa quatrième conférence, il y a progrès territorial dans le christianisme. Sous le titre de *Survivance de l'œuvre de Jésus-Christ*, l'éloquent dominicain, pour employer son langage, a déposé devant son auditoire le bilan de Jésus-Christ, afin d'en examiner l'actif et le passif, et d'arriver à cette conclusion que Jésus-Christ est à l'apogée de sa force et de sa gloire. Il y a, comme toujours de fort belles choses dans cette quatrième conférence ; et l'auteur s'est appliqué à démontrer par les faits que le christianisme n'était en perte ni sous le rapport du nombre des populations, ni du côté de la puissance morale et intellectuelle. Cette conférence, par sa haute importance, mériterait d'être rapportée en totalité, mais le défaut d'espace ne nous permet que d'en citer un fragment.

“ Trois choses constituent la puissance, et le progrès de ces trois choses constitue le progrès de la puissance, savoir : l'état territorial, l'état numérique et l'état moral. Or, j'affirme que sous ce triple rapport, Jésus-Christ n'a jamais atteint un point plus élevé que celui où nous le contemplons aujourd'hui.

“ Premièrement, quel était le territoire de Jésus-Christ sous Constantin ? Il était à peu près renfermé dans les limites mêmes de l'empire, entre le Rhin, l'Euphrate et l'Atlas. S'il passait au-delà, cet excédent se compensait par les nombreuses parties de l'empire dont l'Evangile n'avait pris qu'une imparfaite et précaire possession. Or, maintenant que voyez-vous donc ? Jésus-Christ, il est vrai, a perdu quelques unes de ses terres primitives, occupées par les musulmans ; encore faut-il remarquer qu'il existe des chrétiens sur toute la surface du soi islamique, et que l'islamisme lui-même reconnaît Jésus-Christ et ses aïeux. Mais jetez vos regards à l'occident, à l'orient, au nord, au midi, et dans